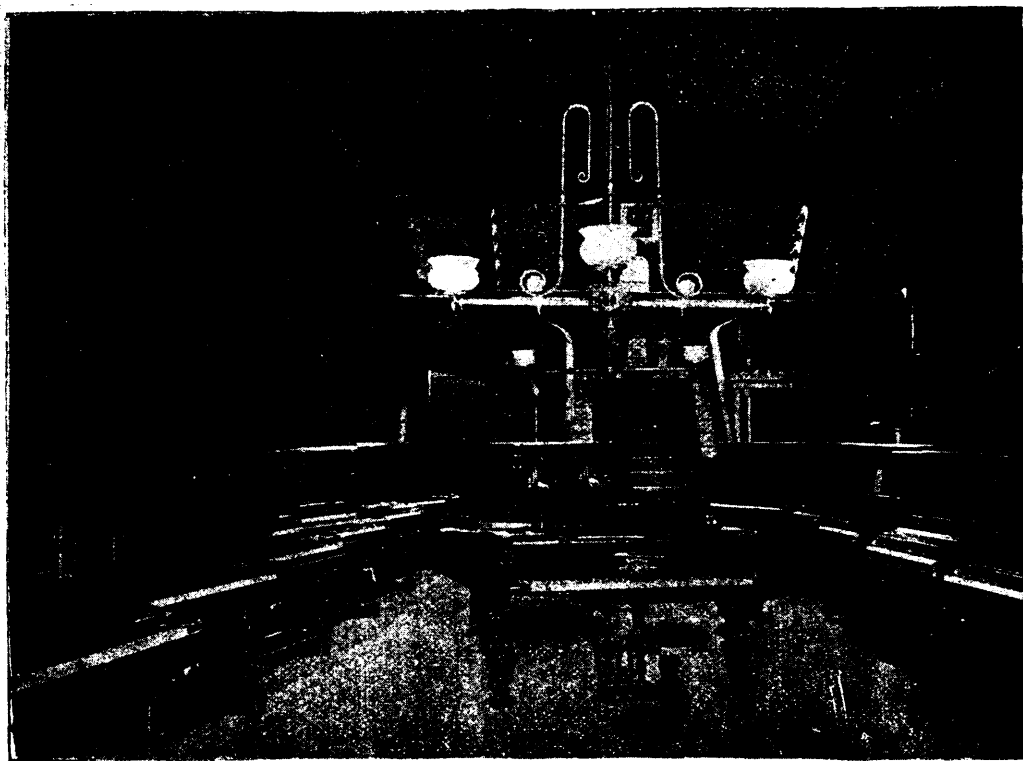


## MAISON CANADIENNE



VUE DE L'UNE DES SALLES DU MAGASIN DE PIANOS & HARMONIUMS DE MM. LAURENT, LAFORCE ET BOURDEAU, DE MONTRÉAL.

Cette maison fût fondée en 1860. Les propriétaires ont complètement réorganisé l'établissement. L'aménagement intérieur a été considérablement amélioré et la bonne renommée de la maison ne fera que gagner à ces changements.

MM. Laurent, Leforce & Bourdeau font tout leur possible pour donner satisfaction à leur clientèle.

Les instruments les plus nouveaux et des meilleures fabriques, sont toujours à la disposition des acheteurs. La beauté, la bonté et le fini des instruments ne laissent rien à désirer.

Tout ordre d'expédition, soit en ville, soit à la campagne, est rempli avec célérité.

Nous donnons une magnifique gravure représentant une des salles d'exposition de cette maison, toutes les personnes pourront juger des nombreuses améliorations dont ces messieurs ont doté leur établissement.

1er étage, salle d'exposition des pianos, un véritable salon sous le rapport du confortable.

2ème étage, salle d'exposition des harmoniums disposition élégante et commodité.

3ème étage, renferme les ateliers de réparations de toutes sortes, dans lesquels ces messieurs font exécuter toute espèce de travail concernant leur commerce.

Les prix sont modérés.

Tous sont respectueusement invités à visiter l'établissement de messieurs

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU,  
1637, rue Notre Dame,  
MONTRÉAL.

## LE BRIGADIER TIREFEU

Il était une fois... — nous conta ce soir-là le brigadier Malancel, — un brigadier qui n'était pas fort.

Et pourtant, c'était un brigadier d'artillerie.

Or, les artilleurs, c'est des savants, chacun sait ça. La preuve, c'est qu'ils chantent toujours :

Que si vous voulez jouir des plaisirs de la vie,  
Engagez-vous, jeune homme, dedans l'artillerie,  
Nous touchons bonne paye, nous n'avons point fatigués,  
Nous avons l'air de plaire à ces jeunes beautés.

Ce qui démontre clairement que de tout temps les bombardiers ont été fortunés sous le rapport de la bourse, de l'esprit et du cœur.

Eh bien ! le brigadier Tirefeu, quoique artilleur n'était pas fort.

Malin, par exemple, malin comme un singe.

Ainsi il ne savait pas lire. Nommé pendant la guerre, il pouvait juste signer son nom.

Eh bien ! savez-vous comment il s'y prenait dans les choses délicates de son métier ?

Lorsqu'il était de semaine, et qu'un garde d'écurie avait perdu une pelle, une fourche, n'importe quoi, Tirefeu lui disait d'un air aimable :

— Vous savez écrire, mon ami ?

— Certainement, brigadier.

— Écrivez-moi donc votre nom, là, sur ce calepin.

Et le garde d'écurie, naïf, s'inscrivait sur le calepin de Tirefeu.

Ce dernier dessinait aussitôt à côté du nom une pelle ou une fourche, puis il présentait sa liste au fourrier, qui imputait les ustensiles à qui de droit.

Pas bête, le procédé, hein ? Seulement, le brigadier Tirefeu était ennuyé dans le service ; il prenait tout au pied de la lettre.

— Et il défendu de fumer dans les écuries ? demandait-il.

— Formellement, brigadier, répondait le garde d'écurie.

— Eh bien ! le falot fume, vous serez consignés quatre jours.

Un jour, le brigadier Tirefeu était de garde. Il devait y avoir une revue à pied dans la cour du quartier, et l'adjudant major avait recommandé un coup de pinceau soigné.

Depuis le matin, Tirefeu avait fait sonner aux consignés, avait demandé des hommes de corvée, et il avait rôdé partout, ramassant lui-même de longs brins de paille qu'il portait au fumier ou des pierres qu'il cachait dans les tuyaux de conduite.

Il avait fait si souvent sonner, que les chefs, agacés, avaient réclamé à l'adjudant, et celui-ci avait défendu au brigadier de demander de nouvelles corvées.

Cependant Tirefeu n'était pas content. La cour de l'infirmerie, surtout, l'inquiétait.

Dans sa dernière tournée, il y avait aperçu un amoncellement de vieux papiers, de crottins, de morceaux de sabots d'un aspect déplorable, et, si le colonel pénétrait jusque-là, il se troublerait, bien sûr.

Il n'y avait qu'un homme en prison, une grosse bête, puni pour saleté incurable, un de ces malheureux qu'on ne peut pas décroter, une tête de corvée, quoi !

Tirefeu le fit sortir, et le mettant sous la sur-

veillance d'un homme de garde, il lui dit d'un ton imposant :

— Qu'il y a des limmondices dans la cour ! que tu vas prendre un balai, que tu balayeras les limmondices, que tu feras un trou, que tu mettras les limmondices dedans et que tu le boucheras.

Une demi-heure après, notre homme revient en se grattant la tête comme quelqu'un qui ne comprend pas :

— Brigadier, z'ai balayé les élémondices, z'ai fait un trou, z'a mis les élémondices dedans, z'a le bouché... il reste de la terre.

— Eh ! tonnerre, reprend Tirefeu, fais un autre trou, mets la terre dedans et tu le boucheras.

Deuxième retour du prisonnier :

— Brigadier, z'a fait un autre trou, z'a mis la terre dedans, z'a le bouché, il reste encore de la terre.

— Satanée buse ! hurle Tirefeu, tu ne l'as pas fait assez grand. Recommence jusqu'à ce qu'il ne reste rien.

Et le malheureux homme de corvée faisait des trous, et plus il en faisait, plus il restait de la terre.

Il était là, suant, s'épongeant, ahuri, devant un énorme tas de terre, résultat de son travail, quand, la revue finie, le colonel eut l'idée d'aller visiter l'infirmerie.

— Qu'est-ce que toute cette terre ? demanda-t-il au brigadier Tirefeu.

— Mon colonel, qu'il y avait des limmondices, que j'ai fait faire des trous pour les mettre dedans et qu'ailleurs, alors...

— C'est le foisonnement, observa sentencieusement le capitaine instructeur.

Et le colonel passa en disant :

— Qu'on porte cette terre au jardin potager.

— Ah ! c'est le Foisonnement, disait le brigadier Tirefeu en montrant le poing au malheureux qui n'en pouvait mais. De quelle batterie est-il, ce Breton là ? Que vous coucherez au clou tous les deux pendant deux jours pour vous entendre et me faire des farces.

Et le soir, le brigadier Tirefeu, qui avait porté deux jours de salle de police au canonier le Foisonnement, se voyait consigné huit jours par l'adjudant pour avoir risqué une plaisanterie déplacée.

Il n'a pas encore compris. FOLARÇON.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

Quand vous mettez de côté des œufs pour votre hiver, voyez à ce que la coquille soit parfaitement propre. La coquille est poreuse, et s'il y reste quelque saleté, l'œuf se gâtera, tant bien soit que vous en preniez autrement. Les mettre dans du sel ne les conserve pas aussi bons pour l'hiver que les tenir dans de l'eau de chaux ou leur donner une couche de vernis, mais tout de même c'est un moyen facile de les conserver pendant une courte période.

*Gâteaux d'œufs.* — Beurrez un moule et cassez dedans le nombre d'œufs que vous voulez, 1 par personne en général, salez et poivrez de temps en temps.

Mettez le moule dans une casserole contenant de l'eau bouillante, faites cuire au bain-marie  $\frac{1}{2}$  heure ou  $\frac{3}{4}$  d'heure, et mettez au dessus du moule une couverture avec de la braise. Quand vos œufs seront bien dorés et que le gâteau sera pris, retirez-le, laissez-le un peu refroidir, puis retournez-le sur un plat et entourez-le d'une sauce tomate.

*Boules de neige.* — Faites une pâte avec 250 grammes de farine, 4 œufs entiers, 3 cuillerées de sucre en poudre, 4 cuillerées de cognac ou de fleur d'oranger. Travaillez la pâte, laissez-la reposer 25 minutes et donnez deux tours, à une demi-heure de distance chacun. Coupez en rubans minces, de la largeur du doigt ; roulez autour du doigt ou enlacez les uns dans les autres. Mettez les dans une boule à cuire les légumes dans le pot au feu.

Prenez la boule, et plongez la tout entière dans une friture bouillante, où elle restera jusqu'à ce que la pâte soit dorée. Retirez la boule, égouttez, sortez en les gâteaux, que vous saupoudrez de sucre fin.